
La mémoire de la fuite et de l'expulsion dans *Niemandszeit* de Jörg Bernig (2002) et *Die Unvollendeten* de Reinhard Jirgl (2003)

EMMANUELLE AURENCHÉ-BEAU

Université Lumière – Lyon 2

De nombreux observateurs s'accordent à constater, après 1989, non seulement un retour en force sur la scène médiatique de thèmes liés à l'histoire allemande de la seconde moitié du XX^e siècle, notamment au national-socialisme, à la Seconde Guerre mondiale et à leurs conséquences, mais aussi une manière de les aborder sous un angle nouveau, sous l'angle non plus seulement des crimes commis, mais également des souffrances subies¹. Un certain nombre d'ouvrages reviennent ainsi sur les bombardements aériens qui ont fait de nombreuses victimes dans la population allemande – on pense bien sûr aux conférences prononcées par W. G. Sebald à Zurich en 1997 et publiées en 1999 sous le titre *Luftkrieg und Literatur*² qui ouvrent le débat sur la représentation des souffrances allemandes dans la littérature après 1945³ ; on pense aussi au livre (controversé) de l'historien, Jörg Friedrich *Der Brand. Deutschland im Bombenkrieg 1940-45*⁴ qui décrit les attaques aériennes menées par les Alliés ainsi que leurs conséquences pour la

[1] Christoph Jürgensen, par exemple, note que « les discussions sur les victimes allemandes de la Seconde Guerre mondiale sont actuellement très présentes alors que ces questions étaient jusqu'à récemment un domaine tabouisé du discours public » : « Die Diskussion um die deutschen Opfer des Zweiten Weltkrieges hat derzeit beträchtliche Konjunktur, nachdem diese Problematik bis vor kurzem noch ein tabuisierter Bereich des öffentlichen Diskurses war. » (« 1 Mal Flüchtling, immer Flüchtling » - Zur Vertriebenenproblematik, in Reinhard Jirgls Roman *Die Unvollendeten* », in Ewa Pytel-Bartnik et Maria Wojtczak (éd.), *Habitus und Fremdbild in der deutschen Prosaliteratur des 19. und 20. Jahrhunderts*, Frankfurt/Main, Peter Lang, 2006, p. 41). Christian Palm, auteur d'un article intitulé « Neuer deutscher Opferdiskurs », insiste lui aussi sur ce point (*Germanistische Mitteilungen, Zeitschrift für deutsche Sprache, Literatur und Kultur*, vol. 66, 2007, p. 45-62).

[2] München, Wien, Hanser Verlag, 1999.

[3] Alors que Winfried Georg Sebald affirme que ce sujet n'a pratiquement pas été traité dans la littérature allemande après 1945, Volker Hage, le célèbre critique du *Spiegel*, affirme qu'il s'agit non d'un problème de production, mais d'un problème de réception, Volker Hage, *Zeugen der Zerstörung. Die Literatur und der Luftkrieg*, Frankfurt/Main, Fischer Verlag, 2003.

[4] München, Propyläen Verlag, 2002.

population civile⁵. D'autres livres s'intéressent au sort des Allemands fuyant l'avancée de l'Armée Rouge ou chassés des anciens territoires des Sudètes, de Silésie..., à commencer par le célèbre roman de Günter Grass, *Im Krebsgang*⁶ qui évoque, comme on le sait, le naufrage du Gustloff avec, à son bord, des milliers de réfugiés allemands de Prusse orientale. Le fait que ces réalités aient été peu présentes jusque-là, au moins sur la scène publique⁷, s'explique sans doute en grande partie par le fait que l'ampleur et la gravité des atrocités infligées par l'Allemagne nazie à d'autres peuples interdisaient aux Allemands de se penser et de se représenter comme victimes⁸. La question de la culpabilité et de la responsabilité, très présente notamment à partir des années 1960, avec l'arrivée à l'âge adulte d'une nouvelle génération a, en effet, largement occulté d'autres aspects de cette période, notamment celle des souffrances allemandes⁹.

Depuis les années 1990, en tout cas, un changement semble se faire jour et un discours centré sur les souffrances allemandes (« Opferdiskurs ») se fait plus présent, semblant remettre en question l'interdit qui pesait jusque-là sur ces réalités. Nous nous concentrerons ici sur le thème de la fuite et de l'expulsion et sur son traitement dans la partie orientale de l'Allemagne. Après avoir brièvement rappelé comment ce

[5] Il publie également en 2003 un livre contenant de nombreuses photos inédites des villes allemandes bombardées, *Brandstätten. Der Anblick des Bombenkriegs*, München, Propyläen Verlag.

[6] Göttingen, Steidl, 2002. Notons que la publication de ce roman est concomitante de la diffusion de plusieurs documentaires télévisés et de la publication d'ouvrages historiques de vulgarisation, comme *Die Vertriebenen. Hitlers letzte Opfer* de K. Erik Franzen et Hans Lemberg, München, Propyläen Verlag, 2001 et *Die grosse Flucht. Das Schicksal der Vertriebenen* de Guido Knopp, München, Econ Verlag, 2002.

[7] Un certain nombre de spécialistes des questions de mémoire sociale comme Aleida Assmann dont Stuart Taberner et Karin Berger, éditeurs d'un ouvrage collectif intitulé *Germans as Victims in the Literary Fiction of the Berlin Republic*, Rochester, NY, Camden House, 2009 citent notamment un article paru dans *German Life and Letters* (« On the (In)compatibility of Guilt and Suffering in German Memory », *German Life and Letters*, 59, n° 2, 2006, p. 189-90) insistent en effet sur la nécessité de distinguer la mémoire publique et la mémoire privée et expliquent que ces réalités n'ont jamais été absentes des discours familiaux. On peut rapprocher ces analyses de celles des psycho-sociologues Harald Welzer, Sabine Moller et Karoline Tschuggnall, auteurs d'un ouvrage collectif sur la mémoire du national-socialisme et de l'Holocauste, *Opa war kein Nazi. Nationalsozialismus und Holocaust im Familiengedächtnis*, Frankfurt/Main, Fischer, 2002, qui distinguent ce qu'ils appellent l'album de famille « Familienalbum » (les souvenirs transmis par la mémoire familiale) de ce qu'ils nomment le dictionnaire « Lexikon » (c'est-à-dire les connaissances scolaires, intellectuelles sur le passé) et qui montrent qu'il y a souvent des écarts assez étonnants entre les deux !

[8] Cf. notamment Nicole Birtsch, qui explique que la question de savoir « si on peut (s'autoriser) aussi (à) penser les Allemands comme victimes de la Seconde Guerre mondiale » est loin de trouver une réponse évidente (« ob man an Deutsche auch als Opfer des 2. Weltkrieges denken kann/darf »). (« Schreiben über nicht-erlebte Vergangenheit. Darstellung von Flucht und Vertreibung in der deutschen Gegenwartsliteratur », *Orbis linguarum*, vol. 127, 2004, p. 62).

[9] Plusieurs auteurs distinguent ainsi trois phases dans l'évolution de la perception de la période 1933-45 : une première période (les années 1945-1960) de déni de la culpabilité et de mise en avant des souffrances de la population allemande, une deuxième période (1960-1980) d'exacerbation de cette culpabilité et une troisième période (depuis les années 1980) dans laquelle une pensée plus complexe devient possible. Cf. notamment Alice Volkwein (« "Flucht und Vertreibung" dans la mémoire collective officielle 2/3 », *La Clé des Langues*, Lyon, ENS LYON/DGESCO, ISSN 2107-7029. Mis à jour le 30 septembre 2009. Consulté le 29 juin 2010. (<http://cle.ens-lsh.fr>) et Laurel Cohen-Pfister et Dagmar Wienroeder-Skinner (éd.) (« Introduction. History and the Memory of Suffering : Rethinking 1933-45 », in *Victims and Perpetrators : 1933-1945. (Re)Presenting the Past in Post-Unification Culture*, Berlin, de Gruyter, 2006, p. 6).

thème a été traité en ex-RDA, nous étudierons deux romans écrits par deux auteurs originaires de l'Est, tous deux issus de familles allemandes des Sudètes et appartenant tous deux à la génération des petits-enfants. Nous tenterons de montrer en quoi leurs livres, tout en présentant certains points communs, témoignent chacun d'une manière singulière de traiter du thème de l'expulsion au sein d'une génération qui n'a pas vécu les événements.

Rappelons tout d'abord que le discours officiel de la RDA s'est constitué autour du mythe fondateur de l'antifascisme, la RDA se considérant comme l'héritière de la résistance au national-socialisme et magnifiant la contribution de l'URSS et de l'Armée Rouge à la chute du régime hitlérien. L'histoire de la fuite et de l'expulsion, « qui nuisait à l'image de l'Armée Rouge comme armée libératrice » fut, dans ces conditions, fort logiquement, « complètement rayée de l'histoire officielle » et tout au plus présentée comme la « juste conséquence des crimes commis par les Allemands lors de la Seconde Guerre mondiale¹⁰ » et réduite à de simples déplacements de population, la RDA insistant sur le fait que les expulsions, décidées à Potsdam par l'ensemble des Alliés, étaient une mesure au service d'une paix durable entre les peuples européens¹¹. Le vocabulaire employé en RDA pour désigner les réfugiés et les expulsés est d'ailleurs extrêmement révélateur de cette tabouisation : alors qu'on utilisait à l'Ouest les termes de « Flüchtlinge » et de « Vertriebene », on employa à l'Est le terme de « Umsiedler » (personne déplacée), puis celui de « Neubürger » (nouveau citoyen) et de « ehemaliger Umsiedler » qui finit par s'imposer¹². Ces deux derniers termes témoignent en outre du fait que le discours officiel de la RDA mettait l'accent sur l'intégration dans le nouveau pays, occultant ainsi la réalité de la perte de l'ancienne « Heimat ». On en trouve d'ailleurs un écho dans les quelques textes littéraires de RDA qui abordent cette réalité sous l'angle de l'« arrivée » en RDA (cf. par exemple le récit d'Anna Seghers « Die Umsiedlerin » qui a inspiré Heiner Müller). Christa Wolf est un des seuls auteurs de RDA à avoir évoqué avant 1989 l'expérience de la fuite (*Kindheitsmuster*, 1976). *Landnahme* de Christoph Hein qui raconte la vie d'un enfant de réfugiés dans la RDA des années 1950 et suivantes ne paraît qu'en 2004.

On peut cependant s'interroger sur la capacité de ce discours officiel à étouffer complètement les souvenirs liés aux territoires perdus et les souffrances associées

[10] Alice Volkwein, « Flucht und Vertreibung » dans la mémoire collective officielle 1/3 », <http://cle.ens-lsh.fr>.

[11] Comme le souligne à juste titre Alice Volkwein, la RDA devait soigner ses relations (son « amitié ») avec les peuples frères des pays du bloc de l'Est, y compris avec les Tchèques ou les Polonais qui ne pouvaient en aucun cas être tenus pour responsables des expulsions décidées par les vainqueurs...

[12] Alice Volkwein, *ibid.* Nicole Birtsch (*op. cit.*) note pour sa part : « Flucht und Vertreibung standen nicht auf der politischen Agenda der DDR, die gesellschaftliche Integration der Umsiedler zählte aber auch wie in Westdeutschland zu einer der großen Herausforderungen der Nachkriegszeit. Erinnerungen an die Vertreibung oder die verlorene Heimat wurden nicht wie in Westdeutschland in Traditionsvereinigungen institutionalisiert, konnten aber auch nicht in der öffentlichen gesellschaftspolitischen Diskussion thematisiert werden. Über die Erlebnisse und Erfahrungen wurde geschwiegen, oder nur privat innerhalb der Familie gesprochen. Das Thema war offiziell nicht erwünscht, und da Zensur bzw. Selbstzensur das Schaffen der Schriftsteller beeinflussten, bot sich dieser Themenkomplex nicht zur literarischen Bearbeitung an. », p. 67.

aux conditions de la fuite ou de l'expulsion¹³. Les réactions provoquées en RDA par la publication en 1985 du livre d'Ursula Höntsch *Wir Flüchtlingskinder*, notamment les nombreuses lettres de lecteurs reçues par l'auteure et publiées en annexe dans les rééditions du livre, témoignent du fait que les souvenirs sont restés bien vivants, tout au moins dans la génération de ceux qui ont vécu les événements. Cet ouvrage en tout cas, paru peu de temps avant la chute du mur, a fait date et a été salué par la critique comme ayant brisé un tabou.

Alors qu'avaient été publiés en RFA un certain nombre d'ouvrages souvent autobiographiques, écrits par des auteurs de la génération de ceux qui avaient vécu les événements (« Erlebnissgeneration¹⁴ ») et alors que le souvenir des territoires perdus continuait à avoir, au moins dans les années 1950 et 1960, une présence importante sur la scène publique¹⁵, le sujet restait donc largement absent en RDA. Dans les années 2000 cependant, plusieurs auteurs n'appartenant pas à la génération qui a vécu les événements, mais ayant grandi dans des familles expulsées se mirent à aborder cette période de l'Histoire, brisant, par ce seul fait, au moins deux tabous : un premier tabou qui voudrait que les seules personnes autorisées à évoquer ces réalités soient celles qui les ont vécues¹⁶ et un deuxième tabou qui voudrait que l'intégration des expulsés et de leurs descendants dans la nouvelle société construite en RDA soit si satisfaisante qu'elle en ferait disparaître le souvenir des territoires perdus. Nous étudierons ici l'exemple de deux de ces auteurs, Jörg Bernig et Reinhard Jirgl, qu'il est peut-être utile de présenter brièvement.

[13] Reinhard Jirgl insiste sur le fait que ces questions n'étaient pas complètement absentes de la mémoire privée : « Dieses historische Faktum der Vertreibungen [blieb] zumindest im privaten Sprachgebrauch so mancher Familien anwesend. Somit war diese Thematik auch in der DDR kein echtes, umfassendes Tabu. » Lettre du 21 juin 2010 en réponse à une question de ma part à ce sujet.

Jörg Bernig, pour sa part, oppose le discours de l'école et le discours de sa famille et décrit bien à quelle situation schizophrène il était confronté : « In der Schule lernte ich, dass laut der Potsdamer Erklärung der Siegermächte vom August 1945 deutsches Gebiet im Osten unter polnische bzw. sowjetische Verwaltung geriet [...]. In der Schule lernte ich nicht, dass auf diesem unter polnische resp. sowjetische Verwaltung fallenden Gebiet Menschen gelebt haben, Menschen, die keine Polen oder Russen waren. Das lernte ich zu Hause – aber das musst du in der Schule nicht erzählen » (« Du bist hier nur geboren. Einige Gedanken zu Herkunft, Geschichtlichkeit und Schreiben über Vertreibung », *Literaturspiegel*, Nr 45, Mai 2003, p. 25).

Je remercie Jörg Bernig de m'avoir envoyé ce texte ainsi que plusieurs autres articles et interviews.

[14] Eva et Hans Henning Hahn citent par exemple le texte de Peter Härtling « Die Flüchtlinge » paru en 1967 dans la revue *Der Monat* (Nr 19, p. 18-22), le roman de Siegfried Lenz, *Heimatmuseum*, 1978, l'œuvre de Horst Bienek, notamment sa « tétralogie silésienne » publiée entre 1975 et 1982 ou encore l'œuvre de Johannes Bobrowski, « Flucht und Vertreibung », in Étienne François, Hagen Schulze (Hg), *Deutsche Erinnerungsorte*, Band 1, München, Beck Verlag, 2001.

[15] Eva et Hans Henning Hahn utilisent le terme de « medienpolitische Popularisierung des "deutschen Ostens" in der Bundesrepublik der fünfziger und sechziger Jahre » : « In den frühen fünfziger Jahren wurden ministerielle Erlasse und parlamentarische Beschlüsse gefasst und verkündet, Institutionen errichtet sowie Bücher und Broschüren in einem heute kaum vorstellbaren Ausmasse produziert, um jedem Bundesbürger vom frühesten Schulalter an Kenntnisse über den "deutschen Osten" zu vermitteln. [...] In jeder Gemeinde sollte "wenigstens eine bedeutsame Strasse oder ein bedeutsamer Platz oder ein öffentliches Gebäude [...] einen an Ostdeutschland erinnernden Namen tragen". », *ibid.*, p. 344.

[16] Le titre de l'article de Nicole Birtsch « Schreiben über nicht-erlebte Vergangenheit » (*op. cit.*) souligne peut-être ce caractère transgressif.

Jörg Bernig, auteur du roman *Niemandszeit*¹⁷ paru en 2002, est né en Saxe, à Wurzen, en 1964, mais sa famille paternelle est originaire de Bohême¹⁸ : ses grands-parents qui avaient une ferme près de Wetzwalde (Vaclavice) ont été expulsés en juin 1945, lors de la période des « expulsions sauvages¹⁹ » donc, et Bernig se souvient que son père et ses grands-parents disaient encore « chez nous » quand ils parlaient de leur « Heimat » perdue, son grand-père lui rappelant même régulièrement qu'il était certes « né à Wurzen, mais que [s]on chez lui était ailleurs²⁰. » Après avoir effectué un apprentissage de mineur, après avoir passé le bac et fait son service militaire, Bernig a étudié l'allemand et l'anglais à l'Université de Leipzig (1990-1995). Il a ensuite enseigné quelques années dans des pays anglophones (Écosse, Pays de Galles) et a soutenu en 1996 une thèse sur la bataille de Stalingrad dans les romans de guerre allemands après 1945²¹. *Niemandszeit* est son deuxième roman²², il est également l'auteur d'un recueil de poèmes²³. Certains critiques l'ont rapproché de Stifter, soulignant le caractère poétique de son style et son sens du détail, et Bernig confirme dans une interview que c'est Stifter qui lui a appris à « voir »²⁴. *Niemandszeit* se caractérise en outre par une grande maîtrise du suspense et de la dramaturgie.

Reinhard Jirgl, quant à lui, qui publie en 2003 le roman *Die Unvollendeten*²⁵, est né

(17) Stuttgart, München, Deutsche Verlags-Anstalt, 2002. Nous le citerons désormais en indiquant uniquement N suivi du n° de la page.

(18) Jörg Bernig évoque l'histoire de sa famille paternelle dans un essai intitulé « Niemandswelt. Sieben Nachrichten aus Mitteleuropa » (Technische Universität Dresden, Mitteleuropa Zentrum, 2009) qui reprend le texte d'une conférence prononcée le 13 décembre 2008 lors du colloque « Grenzräume aus interdisziplinärer Perspektive ».

(19) On appelle « expulsions sauvages » (« wilde Vertreibungen ») les expulsions qui ont eu lieu entre la signature de l'armistice et les négociations de Potsdam. Selon Alice Volkwein, « ce sont près de 300 000 Allemands qui furent chassés hors des régions appartenant désormais à la Pologne et 800 000 personnes hors de la Tchécoslovaquie. Le but poursuivi par les nouveaux chefs polonais et tchécoslovaques, ainsi que par Staline, consistait à expulser autant d'Allemands que possible avant le début des négociations de Potsdam » pour « mett[re] les puissances alliées occidentales face au fait accompli », « Flucht und Vertreibung : contexte et antécédents », <http://cle.ens-lsh.fr>.

(20) « Meine Familie väterlicherseits hatte offenbar zwei "Zuhause" und ich wurde von meinem Grossvater, als ich noch sehr klein war, darüber aufgeklärt, dass ich in Wurzen geboren, mein Zuhause aber woanders sei. » (*Geschichte als Tabu. Die DDR und die Geschichte der Deutschen im östlichen Europa*, Podiumsgespräch im Alten Rathaus Potsdam, 25-4-2002, Deutsches Kulturforum östliches Europa, 2003, p. 14).

(21) *Eingekesselt. Die Schlacht um Stalingrad im deutschsprachigen Roman nach 1945*, New York, Peter Lang, 1997.

(22) Le premier, *Dahinter die Stille*, a été publié en 1999, également à la DVA, et a valu en 2001 à Bernig le prix Hölderlin de la ville de Bad Homburg. Il évoque à travers plusieurs narrateurs l'histoire d'un enfant qui, après le suicide de sa mère, devient muet ; travaillant plus tard comme jardinier dans un cimetière, il retrouve un mode d'expression en notant les récits que les morts lui confient, car sa mutité lui permet d'entendre leurs voix (d'après le portrait de Jörg Bernig par Ulrich Fröschle publié dans le *Literaturblatt, für Baden und Württemberg*, März/April 2002).

(23) *Winterkinder. Gedichte*, Dresde, Verlag Die Scheune, 1998. Je remercie Mme Liebl de la Deutsche Verlags-Anstalt de m'avoir fourni une biographie de Jörg Bernig ainsi que le dossier de presse du roman *Niemandszeit*.

(24) « Bei Stifter habe ich sehen gelernt », *Sächsische Zeitung*, 04-01-05.

(25) München, Wien, Carl Hanser Verlag, 2003. Nous citerons l'édition dtv, München, 2007 et indiquerons uniquement « U » suivi du n° de la page.

en 1953 à Berlin-Est, mais a passé les premières années de sa vie chez ses grands-parents à Salzwedel, petite ville située à la frontière interallemande. Sa famille maternelle est originaire des Sudètes d'où elle a été chassée après la fin de la guerre et l'enfance de Jirgl a été baignée de récits à ce sujet²⁶. Après un apprentissage en électromécanique, il fait des études d'électrotechnique à Berlin-Est et devient ingénieur (1971-1975). Il travaille ensuite comme éclairagiste à la Volksbühne (1978-1995), se met à écrire, est encouragé par Heiner Müller, mais le premier texte qu'il propose aux éditions Aufbau en 1985 est refusé au motif qu'il présente « une conception de l'histoire non-marxiste » (il ne sera publié qu'en 1990 grâce à Gerhard Wolf²⁷). C'est seulement dans les années 1990, après le Tournant, que son œuvre devient accessible au public et qu'il est découvert par la critique. Ses livres qui portent le plus souvent sur des thèmes liés à l'histoire allemande, abordée notamment sous l'angle des questions du pouvoir et de la violence – Jirgl s'intéresse beaucoup à l'œuvre de Michel Foucault – sont des livres difficiles, Jirgl a fréquemment recours au collage, au montage, à la polyphonie et utilise une typographie et une orthographe très personnelles qui peuvent dérouter le lecteur et qui l'ont fait rapprocher d'Arno Schmidt. *Die Unvollendeten* est son septième roman²⁸.

L'action du roman de Bernig se situe le 3 septembre 1946, soit un an environ après la conférence de Postdam. Le livre raconte une journée de la vie d'un membre de la Garde révolutionnaire, Tomas Andel, surnommé le « Chasseur », à la recherche depuis plus d'un an de Theres, la jeune Allemande dont il est tombé amoureux du temps où il vivait à Gablonz an der Neisse (Jablonec nad Nisou), ville située au Nord de la Bohême à proximité des frontières allemande et polonaise, et dont il a été séparé par son père à elle, nazi convaincu qui travaillait, du temps du Protectorat, pour le bureau chargé d'exproprier les Tchèques. La journée et le roman se terminent au moment où il retrouve Theres et où il la tue d'une balle perdue. Le livre décrit parallèlement, en huit chapitres, cette même journée pour les différents membres de la petite communauté du village où Theres a trouvé refuge après avoir été, à la fin de la guerre, violente par des Tchèques qui ont également pendu son père. Les différents habitants du village, des Allemands ayant provisoirement échappé à la mort ou aux expulsions et des Tchèques déserteurs de la Garde révolutionnaire, y sont présentés tour à tour et des retours en arrière évoquent leur passé. Antonin Mrha est celui qui,

[26] « Autobiografisch geprägt sind auch die vielen Hinweise auf das Flüchtlingsdasein [...] Seine eigene Familie mütterlicherseits war nach dem Ende des Zweiten Weltkriegs aus dem Sudetenland vertrieben worden, und die Geschichten über diesen Verlust musste der junge Jirgl immer wieder hören : "Nahezu der gesamte Alltag fand im innerfamiliären Raum sich verwoben mit dieser Thematik" », David Clarke et Arne de Winde « Der Schriftsteller Reinhard Jirgl », in *Deutsche Bücher*, 2, 2006, p. 107 qui citent eux-mêmes un article de Jirgl « Endstation Mythos. Sie sind wieder da – die deutschen Heimatvertriebenen. Doch was öffentlich diskutiert wird schafft nicht unbedingt Klarheit », *Frankfurter Rundschau*, 24. März 2004, Beilage S. 1.

[27] Pour une présentation plus précise de la biographie de Reinhard Jirgl, on pourra se reporter au *Kritisches Lexikon zur deutschsprachigen Gegenwartsliteratur* et à l'article de David Clarke et Arne de Winde, p. 107-109.

[28] Les six précédents sont par ordre chronologique : *MutterVaterRoman* (1990), *Im offenen Meer* (1991), *Abschied von den Feinden* (1995), *Hundsächte* (1997), *Die atlantische Mauer* (2000) et *Genealogie des Tötens* (2002).

le premier, a découvert ce village après avoir quitté la Garde révolutionnaire²⁹. C'est lui aussi qui a trouvé Theres hagarde, ensanglantée, les vêtements déchirés, dans la forêt près du village et qui l'a soignée et recueillie alors que c'était une Allemande et qu'elle faisait partie de ceux qui étaient « les pires au monde³⁰ ». Il a en outre recueilli Lipa, son ancien ami de la Garde révolutionnaire, également déserteur, ainsi que Gabriele Mohaupt (et son fils Frieder handicapé mental), une Allemande dont le mari est mort du fait des tortures de la Garde révolutionnaire. Quelques autres personnages vivent également dans le village : la vieille Palackova, une Tchèque qui refuse tout manichéisme dans la manière de considérer les personnes et qui a été chassée par ses compatriotes parce qu'elle tentait de donner à boire et à manger à des Allemands expulsés (N, 114), le vieux Bernat, l'ancien bibliothécaire de Reichenberg qui refuse d'assimiler tout Allemand à un nazi.

Le roman de Jirgl, lui, relate l'histoire d'une famille sur quatre générations et est composé de trois parties qui se succèdent chronologiquement. La première partie couvre une période qui s'étend de la fin de l'été 1945 au printemps 1946, elle raconte l'expulsion de Komotau (Chomutov) de Johanna, la mère, âgée de 70 ans et de ses deux filles, Hanna et Maria, âgées respectivement de 45 et 35 ans, qui sont embarquées dans un train en direction de l'Allemagne, arrivent en janvier 1946 à Magdeburg où elles passent quelques semaines avant de se retrouver au printemps 1946 dans un village de l'Altmark, à une quinzaine de kilomètres de la petite ville fictive de « Birkheim ». Elles retrouvent la fille de Hanna, Anna, qui n'était pas partie avec elles, car elle n'était pas à Komotau au moment de l'expulsion (elle se trouvait sur le chemin entre le camp de travail où elle avait été envoyée après avoir été exclue du lycée et Komotau où elle ne rentrait que tous les quinze jours). La deuxième partie s'étend de fin 1947 à janvier 1953, Johanna et Maria sont restées au village tandis que Hanna a trouvé un travail à Magdeburg et qu'Anna fréquente le lycée de Birkheim. Erich, un ancien Waffen-SS reconverti dans le marché noir avec qui elle avait eu une liaison au cours de sa fuite, la retrouve, de leur union naît en 1953 Reiner, le personnage principal de la troisième partie, qui se déroule, elle, après la chute du mur, dans les années 2000. Reiner, le représentant de la dernière génération donc, est en train de mourir d'un cancer à l'hôpital de la Charité à Berlin-Est et écrit une lettre à son ex-femme, dans laquelle il revient, au moyen de plusieurs retours en arrière, sur les moments importants de sa vie, tout en évoquant celle de sa mère, Anna, de sa grand-mère, Hanna, de sa grand-tante, Maria et de son arrière-grand-mère, Johanna.

Ce qui frappe tout d'abord dans les deux romans qui nous intéressent ici, malgré des choix de cadrage temporel radicalement différents, c'est la manière dont leurs auteurs ont le souci d'ancrer leur récit dans l'Histoire, de rappeler des faits, de dater les

[29] Il explique sa désertion en disant qu'il s'est souvenu d'une phrase de sa mère : « Antonin, was auch immer du tust, stell dir vor, dass andere im selben Moment vielleicht genau so verfahren mit deiner Frau, mit deinen Kindern [...] » (N, 39)

[30] « Dabei gehörte sie zu denen, die die Schlimmsten waren auf der Welt, seit es sie gab. » (N, 43)

événements. Tout se passe comme s'il leur fallait à la fois se prémunir contre d'éventuels reproches de manque de légitimité de la part de la génération précédente³¹, répondre à la nécessité d'éclairer un public de lecteurs dont les connaissances sur la période sont largement entachées d'idéologie (Bernig décrit bien la désinformation pratiquée notamment par l'école de la RDA³²) et combler les lacunes de leurs compatriotes (Bernig souligne qu'il a pu constater, lors de ses lectures publiques, que ces questions étaient très mal connues³³). Donner au lecteur un cadre historique plus objectif et plus complet peut donc apparaître comme une manière de mettre à mal une vision simpliste de l'Histoire. On trouve ainsi dans *Niemandszeit* plusieurs allusions aux décrets Beneš dont Bernig rappelle la période de promulgation – entre mai 1945 et octobre 1946 (N, 215) –, explicite le contenu (N, 15, 120, 215) et dénonce les excès – la dérive du côté d'une épuration ethnique –, soulignant notamment que la Garde révolutionnaire pouvait agir à sa guise, sans rendre de comptes à personne³⁴, notant aussi que la loi d'amnistie votée en mai 1946 par l'Assemblée Nationale provisoire décide que les crimes commis par les Tchèques contre les Allemands et les Hongrois juste après la fin de la guerre ne seront pas passibles de sanctions³⁵.

Jirgl, quant à lui, fait commencer son roman par les annonces, diffusées par haut-

[31] Bernig raconte, dans une interview, avoir reçu juste avant la publication du livre une carte postale anonyme signée « un vieil Allemand des Sudètes » qui lui reprochait de calomnier les Nazis de Henlein et qui mettait en doute sa légitimité à évoquer une époque qu'il n'avait pas connue puisqu'il n'était pas né (« Was weisst du von dieser Zeit ? Dein Vater hatte dich noch nicht gefickt. »), « Literatur der Erinnerung », Interview von Anne von Oswald, in Anne von Oswald, Andrea Schmetz, Tanja Lenuweit (Hg), *Erinnerungen in Kultur und Kunst. Reflexionen über Krieg, Flucht und Vertreibung in Europa*, Bielefeld, Transcript, Kultur und Medientheorie, 2009.

[32] « In der Schule lernte ich, dass laut der Potsdamer Erklärung der Siegermächte vom August 1945 deutsches Gebiet im Osten unter polnische bzw. sowjetische Verwaltung geriet. Die im Geschichtslehrbuch ausgewählten Stellen der Potsdamer Erklärung waren angereichert mit Klammern und Auslassungszeichen. In der Schule lernte ich nicht, dass auf diesem unter polnische resp. sowjetische Verwaltung fallenden Gebiet Menschen gelebt haben, Menschen, die keine Polen oder Russen waren [...] Erst recht lernte ich in der Schule nicht, dass das neue Westpolen bevölkert wurde mit Vertriebenen – vertriebenen Polen aus dem Osten Polens, der von der Sowjetunion besetzt worden war. [...] Meinen kindlichen Einwand, den ich in der Schule dann doch einmal vorbrachte, dass ja seit Jahrhunderten Deutsche in Böhmen gelebt hätten und dass diese nach Kriegsende enteignet und nach Deutschland gebracht worden seien [...], liess man nicht gelten, sondern verwies auf die westdeutschen Vertriebenenverbände und die in ihrem Tun geortete Gefahr für die Nachkriegsordnung und für den Frieden. Vom Revanchismus der Sudetendeutschen (da tauchten sie dann doch plötzlich auf, ohne dass es im Geschichtslehrbuch vorgesehen war) und Schlesier und Ostpreussen war die Rede. », « Du bist hier nur geboren. Einige Gedanken zu Herkunft, Geschichtlichkeit und Schreiben über Vertreibung », *op. cit.*, p. 25.

D'autres témoins de la table ronde organisée par le Potsdamer Forum à laquelle a participé Jörg Bernig en 2002 corroborent cette analyse, notamment Johanna Wanka, *Geschichte als Tabu. Die DDR und die Geschichte der Deutschen im östlichen Europa*, *op. cit.*, p. 8.

[33] « Bei Lesungen habe ich erfahren, dass viele so gut wie nichts wussten über Flucht und Vertreibung. Die Dimension war kaum jemand klar. Auch nicht wie man das mit der Vorgeschichte in Verbindung bringt » (message du 1^{er} juillet 2010 en réponse à une question de ma part).

[34] « Die Revolutionsgarde und die anderen Verbände konnten tun und lassen, was sie wollten, es gab niemanden, der sie je danach fragen würde. Sie waren Herren über Leben und Tod. » (N, 120)

[35] « [...] und im Mai neunzehnhundertsechsendvierzig erliess, nach allem was geschehen war, die vorläufige Nationalversammlung vorsichtshalber ein Gesetz, das die Taten des Jahres neunzehnhundertfünfundvierzig gleichsetzte mit denen gegen die deutsche Besetzung während des Krieges. Sie beschloss, dass nach Kriegsende an Deutschen und Ungarn Begangenes nicht widerrechtlich sei, auch wenn es zu anderen Zeiten strafbar gewesen wäre. » (N, 120)

parleurs, ordonnant à la population allemande de Komotau de se rendre sans délai à la gare : « Vous avez 30 minutes – bagages 8kg maximum par personne – rassemblement À la gare – les contrevenants seront punis selon la loi martiale » (U, 5, majuscules de Jirgl³⁶) et commente ainsi : « Ainsi débutèrent après-la-fin-de-la-guerre *ces expulsions sauvages* » (U, 5, tirets et italiques de Jirgl³⁷). Il donne lui aussi quelques explications historiques, soulignant notamment que les autorités tchèques, bien souvent n'ont pas attendu les décisions des Alliés³⁸ et ont profité du fait que les Soviétiques ont « laissé faire³⁹ ». Et aussi bien Jirgl que Bernig décrivent les convois d'expulsés reconnaissables à leur brassard blanc⁴⁰.

Si Jirgl revient très peu sur la période antérieure à 1945, il est intéressant de noter que Bernig, en évoquant par des retours en arrière le temps du Protectorat, replace les expulsions dans un contexte plus vaste : il rappelle ainsi les accords de Munich (N, 68, 92), l'arrivée des nazis, avec les « drapeaux du Reich, dont nous faisons désormais partie », « l'installation des portraits du Führer dans les bâtiments publics », le « nouveau salut », la « nouvelle monnaie ». (N, 67) Par l'intermédiaire du personnage du père de Theres, il évoque la manière dont les Tchèques ont été traités par les nazis, expropriés, germanisés, niés dans leur identité, humiliés... Le personnage du mari de Mme Palackova lui permet d'évoquer également la destruction de Lidice, la tristement célèbre ville tchèque rasée par les nazis en juin 1942. Ce souci d'objectivité historique distingue les deux romans étudiés ici d'un certain nombre de livres aussi bien tchèques qu'allemands des décennies précédentes qui, bien souvent, traitaient de la fuite et de l'expulsion sans les relier aux événements précédents, les romans allemands ne se souciant par exemple pas de rappeler les humiliations et les souffrances infligées aux Tchèques par les Allemands du temps du Protectorat⁴¹. Dans ses articles ou ses

[36] Nous citons la traduction française de Martine Rémon, *Les inachevés*, Meudon, Quidam Éditeur, 2007, p. 11.

[37] *Ibid.*, p. 11.

[38] Reinhard Jirgl rappelle par exemple que les Américains tenaient aux accords décidés à Yalta : 25 kg de bagages par personne, pas de séparation des familles, pas d'évacuations avant 1946 (U, 6).

[39] « die tschechischen Behörden hatten der Willkür Freienlauf gelassen & die *Sudetendeutschen* nach eigenem Gutdünken aus dem Land geschmissen [die sowjetische Seite liess gewähren...] » (U, 6)

[40] « [...] und er [Antonin Mrha] betrachtete den Treck, der sich unten in der Hitze auf der Strasse unweit des Flusses bewegte. Von seinem Hügel aus beobachtete er, dass die Bewegung der Menschen nach Norden nicht abriess. Die Strasse, aus dem Wald im Tal kommend, leerte sich nicht. Die Vielzahl der Menschen auf ihr gab ihr Bewegung, und die Bewegung hatte eine Richtung. Nach Süden bewegte sich niemand. » (N, 37) ; « Als sie [Anna] nun die Scharen aus MännernFrauenKindern dort auf den Strassen erblickte – sämtliche mit weissen Armbinden [...], an Bündeln Koffern Taschen schleppend [...] – erkannte sie in etlichen der-Menschen=Dort Nachbarn, doch erschienen deren Mienen auf seltsame Weise entstellt. In den Gesichtern selbst der Jüngsten schon jenes Erschrecken, als hätten Böen aus Kalksturm auch diesen Gesichtern bereits die Züge des Ewigen Deportierten aus allen Jahrhunderten [...] tief 1gebrannt. » (U, 15-16) Plusieurs critiques ont reproché à Reinhard Jirgl d'aller trop loin et de suggérer par la manière dont il décrit les expulsés un parallèle discutabile entre les expulsés et les Juifs.

[41] Valentina Glajar, auteure d'un article intitulé « Victims and Perpetrators : Representations of the German-Czech Conflict in Texts by Peter Härtling, Pavel, Kohout and Jörg Bernig » note : « While traditional pre-1989 German Language representations mostly dwelled on the suffering of Germans and ignored the persecution of Czechs during the Nazi Protectorate, more recent representations portray more complex characters that invalidate stereotypical paradigms. By the same token, most pre-1989 Czech-language texts ignored the

interviews, Bernig replace au contraire la problématique des relations entre Tchèques et Allemands dans un contexte beaucoup plus large. Il rappelle, en effet, que pour comprendre les événements qui se sont produits après 1945, il faut remonter au moins au XIX^e siècle et à la montée des nationalismes tchèques et allemands qu'il renvoie dos à dos. Il insiste également sur le fait que la cohabitation des Tchèques et des Allemands en Bohême depuis sept ou huit cents ans n'a pas toujours été idyllique⁴².

Le roman de Jirgl est également un roman qui refuse le manichéisme et les personnages des deux romans se caractérisent par leur caractère complexe, à la différence de ce qui se produisait là aussi, le plus souvent, dans un certain nombre de romans, aussi bien tchèques qu'allemands, des décennies précédentes⁴³. Dans le roman de Jirgl, en effet, les expulsées qui sont les personnages principaux du roman ne sont pas présentées seulement comme des victimes. Jirgl suggère que leurs difficultés d'intégration ne sont pas dues uniquement au mauvais accueil de la population allemande, qui est cependant bien réel – on pense par exemple à leur logeuse de Magdeburg qui assimile les réfugiés à de la diarrhée⁴⁴ –, mais aussi à certains principes et traits de caractère, notamment une sorte de rigueur et d'intransigeance, qui les empêchent de refaire leur vie en RDA. Un de ces principes est par exemple la fidélité absolue à la famille, comme l'indique cette sentence fréquemment répétée par Hanna et intériorisée par les différents membres de la famille : « Qui tourne le dos à sa famille, ne vaut rien⁴⁵. » Les deux sœurs, la grand-mère et la grand-tante du narrateur refusent ainsi des demandes en mariage pour ne pas se créer d'attaches qui les empêcheraient, le moment venu, de rentrer à Komotau. Et le narrateur lui-même, qui représente la quatrième génération, échoue en partie dans sa vie à cause de ce même refus des compromis : sa librairie vivote, car il refuse de vendre des ouvrages

expulsion, focusing instead on the Nazi atrocities committed in Czechoslovakia. », in Laurel Cohen-Pfister et Dagmar Wienroeder-Skinner (éd), *Victims and Perpetrators : 1933-45. (Re)presenting the Past in Post-Unification Culture*, op. cit., p. 227.

[42] « Immerhin hat es in Böhmen und Mähren und auch in der Slowakei über 700 Jahre ein einigermaßen erfolgreiches Nebeneinander der Nationalitäten gegeben. Wir müssen uns hüten, aus einer Achtziger-Jahre-Multi-Kulti-Perspektive heraus die Zeit zu verklären und so zu tun, als wäre es ein liebevolles Miteinander gewesen. Aber es war ein Nebeneinander, wobei man sich an Absprachen gehalten hat. Dieses Nebeneinander beginnt im 19. Jahrhundert sichtbar auseinander zu brechen. Es fand um die Revolutionen und um die Jahrhundertmitte herum eine verstärkte Nationalisierung und Radikalisierung politischen Denkens statt. In der zweiten Jahrhunderthälfte gab es auf deutscher und tschechischer Seite starken Zulauf für die jeweils radikalen nationalen Strömungen », *Geschichte als Tabu. Die DDR und die Geschichte der Deutschen im östlichen Europa*, op. cit., p. 36-37. On retrouve ce même type d'analyse dans l'article publié par Jörg Bernig dans le *Literaturspiegel* : « Die – in der zur Simplifizierung neigenden Politik – beliebte Frage nach der Ursünde im deutsch-tschechischen Verhältnis wird, je nach Standpunkt, entweder mit dem Zeitraum 1938-45 oder mit dem Zeitraum 1945ff. beantwortet. Beides greift meines Erachtens (absichtlich) zu kurz, denn dass diese Zeiten des Exzesses lediglich die Materialisierung der radikal nationalistischen (gleichermaßen deutschen wie tschechischen) Gedanken des neunzehnten Jahrhunderts sind, wird geflissentlich übersehen. » (op. cit., p. 28-29).

[43] Nicole Birtsch, op. cit., souligne ainsi que les romans tchèques se caractérisaient le plus souvent par une interprétation de l'histoire très « clairement structurée », d'un côté « les héros et les victimes tchèques », de l'autre « les coupables allemands (des Sudètes) », p. 65.

[44] « *Flüchtlinge u Dünnschiss kann eben niemand aufhalten.* » (U, 8, 91)

[45] *Les inachevés*, p. 14. « *Wer seiner Familie den Rücken kehrt, der taugt Nichts.* » (U, 9)

rentables pour se consacrer exclusivement à une littérature difficile qui intéresse un public relativement restreint.

Le roman de Bernig, pour sa part, comporte à peu près le même nombre de personnages d'Allemands et de personnages de Tchèques et semble très clairement construit sur le principe du refus des stéréotypes victime/bourreau. On trouve ainsi, parmi les personnages d'Allemands, aussi bien des Allemands ayant collaboré à la politique nazie et ayant participé à l'expropriation des Tchèques (le père de Theres) que des Allemands ayant eu à souffrir des nazis pendant l'époque du Protectorat : Gabriele Mohaupt et son mari, par exemple, ont dû se cacher pour soustraire leur fils handicapé mental à l'institution dans laquelle on leur ordonnait de le placer pour lui faire subir des expériences et/ou pour l'euthanasier ; Theres se voit séparée de son petit ami tchèque par son propre père qui le fait arrêter et envoyer en camp de travail. Le roman évoque également, notamment par l'intermédiaire de la famille de Theres, les souffrances subies par les Allemands de la part des Tchèques : qu'elles soient « compréhensibles » (son père, qui a collaboré avec les nazis, est pendu) ou qu'elles relèvent d'une sorte de violence aveugle (sa mère disparaît, Theres elle-même est violée et laissée pour morte par ses bourreaux). En ce qui concerne les Tchèques, plusieurs des personnages principaux (Mrha, Lipa) ont certes été membres de la Garde nationale, mais ils ont déserté quand ils ont découvert sa véritable nature. Le seul qui en fait encore partie est Tomas, mais c'est dans le seul but de retrouver Theres. Il est d'ailleurs l'éclaireur de la troupe et il a toujours un jour d'avance sur les autres (N, 13) afin d'être le premier à la voir et de pouvoir la protéger contre les exactions de ses « camarades ».

Malgré ces points communs, les deux romans choisissent cependant deux voies radicalement différentes pour évoquer le thème de l'expulsion. Bernig, on l'a vu, concentre l'action de son roman sur une journée de l'année 1946 (le 3 septembre) alors que le roman de Jirgl couvre une période beaucoup plus longue. Il la situe en outre dans un village sans nom, « village de personne » (N, 78), un village complètement abandonné, auquel plus aucune route ne conduit depuis que l'explosion d'un dépôt de munitions a détruit la seule voie d'accès qui y conduisait, un village qu'il isole du reste du monde et du temps pour en faire un lieu d'expérimentation de vie commune entre Tchèques et Allemands montrant que la cohabitation est « possible ». Bernig, en effet, réfute l'idée d'utopie au profit de l'idée de possibilité : le roman ne fait qu'évoquer une réalité qui pourrait exister, qui a existé en tout cas pendant quelques siècles⁴⁶. L'aspect peu vraisemblable de ces retrouvailles dans un village complètement

[46] « [Es ist] keine Utopie, die in meinem Roman erscheint, es bricht ja auseinander, es ist nur das kurze Aufscheinen einer Möglichkeit, die es gegeben hat, über einige Jahrhunderte hinweg », *Geschichte als Tabu. Die DDR und die Geschichte der Deutschen im östlichen Europa*, op. cit., p. 37. Dans son message du 1^{er} juillet, il raconte cependant une anecdote montrant que la fiction n'est parfois pas si éloignée de la réalité : « Nach einer Lesung sagten mir zwei alte Damen, daß sie in eben dem Ort meines Romans gelebt hätten. Mein Einwand, daß es sich um einen fiktiven Ort handele, störte sie nicht. Sie hätten ein wenig Niemandszeit in einem Ort mit

coupé du monde, les bonnes relations qui s'y développent entre représentants de communautés ennemies (à la bonne entente générale s'ajoute le fait que des couples se forment entre Lipa et Theres, Mhra et Gabriele), en tout cas, peuvent expliquer que certains critiques aient reproché au roman son caractère artificiel⁴⁷, mais ne peut-on pas penser que ce choix clair de la fiction est pour Bernig une manière d'assumer sa position de représentant d'une génération qui n'a pas vécu les événements en tentant d'inventer un mode d'écriture différent du genre autobiographique souvent utilisé par les générations précédentes ?

Le projet de Jirgl, quant à lui, semble axé à la fois sur un désir de restituer quelque chose de ce passé largement tabouisé en RDA et sur un questionnement sur ce qui subsiste de ce passé, non seulement pour la génération de ceux qui l'ont vécu, mais aussi pour la génération de ceux qui ne l'ont pas vécu. Il a ainsi travaillé, pour les deux premières parties qui couvrent, comme on l'a vu, la période 1945-1953, à partir d'enregistrements de récits de membres de sa famille⁴⁸ et son projet semble avoir été d'en restituer au plus près le caractère oral par l'emploi notamment d'une typographie très particulière, utilisant les signes de ponctuation (points d'interrogation, points d'exclamation...) à la manière des signes d'altération musicaux, les plaçant en tête de phrase pour en annoncer la tonalité interrogative ou exclamative, par exemple, ou devant un mot pour indiquer qu'il revêt une importance affective ou émotionnelle particulière⁴⁹. Différentes polices d'écriture utilisées dans le corps du texte permettent en outre au lecteur de distinguer différentes voix : les capitales d'imprimerie sont ainsi utilisées pour les termes officiels, la « langue du pouvoir »⁵⁰, (« illegale Rückkehrer », « flüchtlings-kontingente », « transport »...) ou pour l'annonce des haut-parleurs qui intiment à la population allemande l'ordre de se rendre à la gare ; les italiques pour les expressions typiques de tel ou tel personnage ou de tel ou tel groupe de population⁵¹ ; l'écriture gothique, enfin, pour les expressions figées à caractère idéologique (faisant souvent référence à l'idéologie nazie⁵²). La troisième partie, centrée sur le personnage de Reiner, interroge les symptômes de cette forme d'inachèvement qu'est l'intégration

anderen Sudetendeutschen, Tschechen und Displaced Persons erlebt. Bis zu dem Tag als tschechisches Militär gekommen sei. Von der Zeit in ihrem Ort erzähle mein Roman. »

[47] Le critique de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Michael Adrian, note ainsi : « Schon bald wird man den Eindruck nicht los, dass hier keine Figuren sprechen, sondern eine Poetik : eine Handkesche Poetik der Versöhnung im Erzählen » ou bien : « Jörg Bernigs Buch hinterlässt den Eindruck einer pädagogisch korrekten Tragödie. Überzeugen kann es nicht als imaginativer Geschichtsspeicher, nur als Versöhnungsmodell » (*FAZ*, 8-6-2002).

[48] « Ich konnte mein reichhaltiges Archiv aus Tonbandaufzeichnungen, schriftlichen Notizen, Gedächtnisprotokollen etc. benutzen, das ich durch Erzählungen meiner Verwandten erstellt hatte », *ibid.*

[49] « Was is ? ! los » [U, 7].

[50] Clemens Kammler, « Unscharferelationen. Anmerkungen zu zwei problematischen Lesarten von Reinhard Jirgls Familienroman *Die Unvollendeten* », in David Clarke, Arne de Winde (éd) *Reinhard Jirgl*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2007, p. 229.

[51] Une expression typique de Hanna est par exemple : « *Alles was man besitzt kann einem genommen werden, aber Anstand u Stolz, die kann einem ! keiner nehmen* » (notons aussi le point d'exclamation qui indique que le mot qui suit porte un accent particulier).

[52] « Die Frau muss dem Manne dienen. » [U, 69]

impossible jusque dans la génération des (arrière)-petits-enfants⁵³ : inachèvement dans la vie professionnelle de Reiner qui abandonne son métier de dentiste pour acheter une librairie qui vivote, car il refuse de vendre des livres commerciaux et de s'adapter aux lois du marché (héritage de la rigueur et de l'intransigeance familiales ?), inachèvement dans sa vie privée également, dans la mesure où il ne parvient pas à construire de relation durable et souffre de ne pouvoir envisager de devenir père, jusqu'au cancer qui le ronge... Ces différentes formes d'échec dans la vie de Reiner, surtout, peuvent jeter le doute sur la réussite de la génération intermédiaire, représentée par sa mère, Anna, qui, à la différence de sa grand-mère, de sa mère et de sa tante, a tenté de s'intégrer à la société de la RDA, a quitté Birkheim, a fait des études d'interprète à Leipzig, a travaillé à Berlin, a épousé un « G-nosse » [sic]. Tout se passe en effet comme si cette réussite sociale était davantage fondée sur un déni de l'histoire familiale (dont les causes ne sont sans doute pas qu'individuelles, l'idéologie dominante de la RDA ne favorisait pas, comme on l'a vu, le travail sur ce passé...) que sur une réelle intégration du passé et il ne semble guère étonnant que la génération du narrateur ait du mal à trouver sa place et à connaître une forme d'« achèvement », si ce n'est peut-être précisément par l'écriture.

Les deux romans étudiés ici ont en tout cas en commun que leurs auteurs relatent un passé qui, même s'il n'est pas directement le leur, continue à les hanter et les contraint à prendre leur place dans une chaîne de narrateurs, pour reprendre une expression de Bernig⁵⁴. La tabouisation de la fuite et de l'expulsion par l'idéologie officielle de la RDA est donc loin d'avoir fait disparaître ces réalités de la mémoire privée. La littérature, une fois de plus, semble particulièrement à même de jouer un rôle essentiel dans la transmission d'une mémoire « communicative » (c'est-à-dire fondée sur les éléments vivants dans la mémoire privée) et de mettre en échec toutes les tentatives de contrôle de la mémoire « communicative » par une mémoire « culturelle », officielle, comme c'était le cas en RDA.

[53] Pour Reinard Jirgl, la réalité de cette transmission intergénérationnelle ne fait aucun doute, comme en témoigne cette question qui se trouve à l'origine de l'écriture du livre : « Wie ist das Erbe der Vertriebenengeneration beschaffen, das an die nachfolgenden Generationen weitergegeben wurde, die diese Vertreibungserfahrungen zwar nicht selbst gemacht haben, dennoch augenscheinlich von diesem "Erbe" grundlegend und bis in psychologische Tiefschichten beeinflusst sind ? » (lettre du 21 juin 2010 en réponse à une question de ma part).

[54] « Ich wurde in eine bereits seit 1945 anhaltende Erzählung von einem versunkenen Land hineingeboren. Vielleicht ist es da nur selbstverständlich, sich irgendwann in die Reihe der Erzähler einzuordnen. » (message du 1^{er} juillet 2010 en réponse à une question de ma part).